Le Nord

ADMINISTRATION
LILLE, 15, rue d'Angleterre, LILLE

BUREAU D'ANNONCES
1, rue des Sept-Agaches, Grand'Place

CONDITIONS

Par la poste. Un an	20 francs
Six mois	10 francs
Trois mois	5 francs
Departem. non-limitrop. et Etrang., port en sus	

PUBLICITE

Annonces	la ligne 0,40
Réclames	— 0,75
Faits-divers	— 1,50
Chronique locale	— 4,00

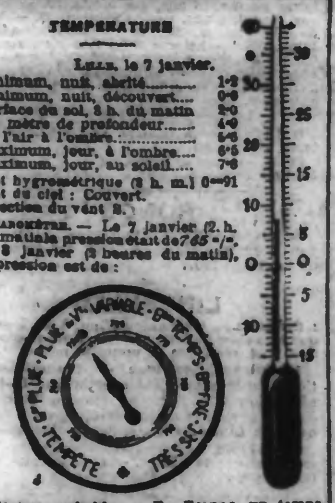
TEMPERATURE

Lille, le 7 janvier.

Minimum, nuit, abrité	1°2
Minimum, nuit, découvert	0°0
Surface du sol, à h. du matin	2°0
A 1 mètre de profondeur	4°0
De l'air à l'ombre	6°5
Maximum, jour, à l'ombre	6°5
Maximum, jour, au soleil	7°0

Etat hygrométrique (9 h. m.) 0°91
Etat du ciel : Couvert.
Direction du vent S.

Baromètre. — Le 7 janvier (2 h. du matin) la pression était de 765 m/m. Le 8 janvier (2 heures du matin), la pression est de :



Temps probable. — En France, un temps pluvieux et doux est probable.

POUR NOS FILLES

Conseils pratiques

L'autre jour, un curé d'un gros village de la région — je ne le nommerai pas, il m'en voudrait — visitait l'école chrétienne « libre » qu'au prix de grands sacrifices il a fondée et soutient pour les fillettes de sa paroisse.

Après avoir tout examiné, classes, cours de récitation, etc., interrogé les enfants en détail, il réunit les maîtresses et, après les avoir félicitées et encouragées, il leur dit à peu près ceci :

Sans doute au premier rang de vos préoccupations vous devez mettre la formation chrétienne de vos enfants, puis une solide instruction élémentaire...

Mais n'oubliez pas leur formation professionnelle (je la mettrais même avant l'instruction), — c'est-à-dire élevez vos fillettes en vue de ce qu'elles doivent être dans cinq, six, huit, dix ans, des femmes d'ouvriers, des mères de famille, en un mot, faites-en de bonnes ménagères, et non des savantes brevetées.

Apprenez-leur à préparer un repas convenable, à laver, à repasser, à raccommoder des bas, à coudre des boutons, à faire une chemise et tailler tous leurs habits. Qu'elles sachent faire leur pain et qu'elles se rappellent qu'une bonne cuisine épargne des dépenses de médecine et de pharmacie. Dites-leur qu'un écu de 5 francs se compose de cent sous, que pour épargner il faut dépenser moins, mais qu'il faut n'attendre à la misère lorsqu'on dépense plus que ses revenus. Enseignez-leur qu'une robe de coton payée vaut mieux qu'un vêtement de soie sur lequel on doit de l'argent. Qu'elles sachent de bonne heure acheter et faire le compte de leurs dépenses. Répétez-leur qu'un honnête ouvrier en tablier et en bras de chemise est cent fois plus estimable, n'eût-il pas le sou, qu'une douzaine de jeunes élégants vaniteux, imbéciles et dégradés ; apprenez-leur à cultiver le jardin et à aimer les fleurs et en général toutes les œuvres de Dieu.

Enseignez aux jeunes filles tous les détails de la vie pratique ; initiez-les à une foule de travaux qui peuvent s'exécuter à la maison : démontrez-leur les avantages qu'elles doivent en recueillir afin de graver profondément dans leur esprit les idées de simplicité, d'économie et de prévoyance. Que votre école soit comme un noviciat professionnel d'où la jeune fille sort capable de remplir sa mission dans la famille.

Ainsi elle deviendra bonne épouse, bonne mère... Son mari se plaira à son foyer et n'ira pas au cabaret boire de mauvais alcool et entendre de mauvais conseils, en dépensant son argent si péniblement gagné.

Ses enfants seront bien élevés comme elle, toujours propres, respectueux de leurs parents et d'eux-mêmes.

Leur foyer sera un foyer heureux où l'esprit de révolte n'entrera jamais.

Faites de vos filles de bonnes chrétiennes et de bonnes ménagères, et vous contribuerez pour votre large part à guérir le mal social actuel et à rendre la paix au monde.

Il parle d'or cet excellent curé, et, sans l'apparat de nos intellectuels, il donne en ce petit discours des aperçus très pratiques d'économie familiale et d'éducation féministe.

Nous les livrons à la réflexion des institutrices de nos écoles libres et aussi des mères de famille présentes ou futures que la « Croix » a le bonheur de compter parmi ses lectrices.

Le premier gain d'un ménage est constitué par les dépenses inutiles que ne fait jamais la ménagère.

Ne faut-il pas que la femme soit digne de ce nom, à tort réputé vulgaire, et qui est tout un programme de bonheur et d'honneur.

X. X. X.

Avis à nos lecteurs

Un déraillement s'étant produit lundi soir sur la ligne de Paris, les Croix petit format, imprimées à Paris ne nous sont parvenues que mardi, à cinq heures du matin, trop tard pour être expédiées en même temps que les colis de la Croix du Nord.

Nous prions nos lecteurs de nous excuser de ce retard involontaire.

ÉCHOS

NOMINATIONS ECCLÉSIASTIQUES

M. Boulogne, curé de Macou, est transféré à Escaudœuvres.

M. Marle, curé d'Escaudœuvres, est adjoint à M. l'abbé Berteaux, curé de la paroisse de l'Immaculée-Conception.

COMITÉ CONSULTATIF DES CHEMINS DE FER

Sont nommés membres de la section permanente du Comité consultatif des chemins de fer pour l'année 1908 :

MM. Edmond Faucheur, président de la Chambre de Commerce de Lille ; Herbart, président de la Chambre de Commerce de Dunkerque.

LA PRESSION OFFICIELLE

Cette peste dont les effets se font sentir particulièrement en période électorale, est ainsi défini par l'ex-ministre Pelletan :

« Il est en général impossible de saisir sur le fait la pression officielle : elle est notoire toujours, nul ne l'ignore ; mais elle se compose d'entretiens, de petits actes de pression individuelle, dont il est le plus souvent impossible de trouver une preuve matérielle. »

Et ce ne sont pas les préfets qui s'inscriront en faux contre les dires du F∴ Pelletan.

MÉTALLURGIE

On nous écrit du Nord, à la *Métallurgie* :

Il nous faut attendre quelques jours encore pour être fixés sur les conditions aux quelles seront renouvelés les marchés de coke, et ce n'est qu'à ce moment que les cours des produits sidérurgiques pourront être établis. Ces cours n'auront peut-être rien de bien définitif, car certains laminoirs, moins favorisés que les grandes usines, continuent à baisser leurs prix.

Comme affaire nouvelle, nous apprenons que les établissements Cail, de Denain, viennent d'obtenir commande de vingt locomotives pour les chemins de fer de l'Etat.

VILLE LINÉAIRE

En 1800, Londres ne contenait qu'un million d'habitants, Paris 500.000 et Berlin 172.000. Tant par l'excédent des naissances que par l'invasion des provinciaux, le nombre des villes millionnaires s'est élevé. Il semble que depuis quelques années on assiste à un mouvement de réaction contre ce courant. Les progrès des voies et moyens de transport tendent à favoriser la décentralisation démographique.

Quelle sera la ville idéale de l'avenir ? Un ingénieur anglais vient d'annoncer la substitution de la ville linéaire à la ville concentrique. Les rues de Londres ou de Paris s'enroulent actuellement comme un peloton de fil. Déroulez le peloton, on aura un fil de 1,200 kilomètres de longueur pour Paris et de 3,000 pour Londres. C'est la ville de l'avenir. Une seule rue, une seule ligne de transport. O douce simplicité !

Les étrennes des Expulsés

Lille. — M. Alphonse Delesalle, 50 fr. — Anonyme par Mme Gustave Théry, 100 fr. ; id., 10 fr. — M. et Mme Auguste Huet, 100 fr. — Mme Jean Joire, 20 fr. — M. et Mme Pierre Thirlez, 20 fr. — M. et Mme Edouard Decoster, 100 fr. — Anonyme, 20 fr. — La Supérieure des Dames Bernardines, à Bon-Secours, 30 fr. — Mme la baronne d'Haubersart, 50 fr. — Mme la baronne des Rotours, 50 fr. — M. et Mme Charles Maurice, 50 fr. — Anonyme, 50 fr. — Anonyme, 20 fr. — Mlle Le Vaillant de Jollain, 10 fr. — Anonyme, 10 fr. — Mlle Desmoutiers, 5 fr. — Anonyme, 5 fr. — Mlle Ozenfant, 50 fr. — Mme Pierre Bernard, 50 fr. — Mme Victor Claeyssens, 100 fr. — Mlle Adèle Brunin, 1 fr. — M. Olivier Dumont, 10 fr. — M. et Mme Georges Herlin et leurs enfants, 60 fr. — Deux anonymes de Dieppe, 10 fr. — G. L. à Loos, 2 fr. — Anonyme, 5 fr. — Anonyme, 1 fr. — M. et Mme Camille Bériot, 20 f.

Roubaix. — Anonyme, 20 fr. — M. Pierre Destombes, 10 fr. — Mme Rasson-Duchange, 10 fr. — Mme Léon Cavrois, 20 fr. — Mme Emile Motte, 10 fr. — Mme Pierre Roussel, 10 fr. — Mme Georges Masurel, 20 fr. — Mme Georges Heyndrickx, 20 fr. — Mme Amédée Prouvost, 10 fr. — Mme Pollet-Rasson, 10 fr. — Mme Edmond Lefebvre, 20 fr. — Mme Henri Ternynck, 20 fr. — Mme Requillart-Duthoit, 10 fr. — Mme Albert Wattinne, 10 fr. — Mme André Pollet, 10 fr. — Mme Florimond Wattel, 20 fr. — Mme Eugène Masurel, 10 fr. — Mme André Heyndrickx, 5 fr. — Mlle Hovine, 10 fr. — Mme Paul Scrive-Requillart, 10 fr. — Mme Eugène Motte, 20 fr. — Mme Edouard Prouvost, 10 fr. — Mme Pollet-Ternynck, 10 f. — Mme Paul Masurel, 10 fr. — Mme Valentine Decoster, 20 fr. — Anonyme, 20 fr.

Tourcoing. — Mlle Lorthiois, 5 fr. — Mme Désiré Leurent, 5 fr. — Mlle Marguerite Mahieu, 5 fr. — Mme Eugène Jourdain, 5 fr. — Mme Leroux-Lepers, 5 fr. — Mme Jules Lahousse, 5 fr. — M. et Mme Denis Grau, 5 fr. — Mme Delgrange, 5 fr. — M. Edouard Mareseaux, 5 fr. — Mlle Angèle Seynave, 5 fr. — Mlles Debeane, 2 fr. — Mme Henri Dewavrin, 10 fr. — M. et Mme Charles Pollet, 10 fr. — M. et Mme François Flipo, 10 fr. — Mme Arsène Malfait, 10 fr. — M. Jules Lorthiois-Delobel, 5 fr.

M. et Mme Toulemonde-Eloy 10 fr. — M. et Mme Henri Leurent 10 fr. — Anonyme, 10 fr. — Mlle Marie-Thérèse Glorieux, 10 fr. — Anonyme, 3 fr. — Mlle Maria Malfait, 10 fr. — M. et Mme Jean Flipo-Desurmont, 20 fr. — M. Duvillier-Watine, 10 fr. — M. et Mme Bigo-Paquin, 10 fr. — Mme Charles Flipo-Prouvost, 10 fr. — Mlles Caron-Descamps, 1 fr. 50. — M. et Mme H. Laurent-Flipo, 5 fr. — M. et Mme Legrand-Desurmont, 10 fr. — Mlles Voreux-Destombes, 5 fr. — Mlles Desurmont-Defontaine, 3 fr. — M. et Mme Pekre-Petit et leurs enfants, 121 fr. — Mme Six-Glorieux, 20 fr. — Anonyme, 5 fr. — Mme Dassonville-Lepers, 5 fr. — Mme Etienne Maillard, 5 fr.. — M. et Mme Defebvre, 2 fr.

Gazette du Nord

On annonce la mort :

A **SECLIN**, de **M. Georges Desurmont**, fils de M. Achille Desurmont et neveu de M. Edouard Desurmont, maire de cette ville.

A **BERGUES**, de **Mme veuve Alexandre Goutier-Deneker**, mère de M. et Mme Goutier-Van Houcke, d'Inniskill (Canada), décédée à l'âge de 89 ans.

Les funérailles seront célébrées mercredi, à dix heures, en l'église Saint-Martin, à Bergues.

A **DOUAI**, de **Mme Jourde**, née **Clarisse Gallet**, décédée 2, rue Martin du Nord, dans sa 35e année, munie des sacrements. Ses funérailles auront lieu en l'église Saint-Jacques, le jeudi 9 janvier, à neuf heures et demie.

De **M. Jules Hutin**, veuf de Célina Leduc, décédé à Douai, 20, rue du Pont des Pierres, dans sa 79e année, muni des sacrements. Ses funérailles auront lieu jeudi 9 janvier, en l'église Saint-Jacques, à dix heures et demie.

Mardi, à 9 heures 1/2, ont eu lieu, à la Métropole, à **CAMBRAI**, les funérailles de **M. le chanoine Hoeft**.

La levée du corps a été faite par M. le vicaire-général Carlier et le service chanté par M. l'Archiprêtre de la cathédrale.

M. le chanoine Colpin, M. Deman, doyen de Bergues, M. Denys, aumônier à Lille et M. Deram, aumônier à Rosendael, tenaient les coins du poêle.

Mgr de Lydda donna l'absoute.

La conduite du corps au cimetière fut faite par M. le vicaire-général Lamant.

Nous recommandons aux prières l'âme des défunts et offrons à leurs familles nos chrétiennes condoléances.

Hier a été célébré à **TOURCOING**, au milieu d'une assistance très nombreuse de parents et d'amis, le mariage de **M. Fidèle Vienne**, fils de M. et de Mme Jules Vienne-Flipo, avec **Mlle Marie-Louise Scalabre**, fille de M. et de Mme Hippolyte Scalabre-Mulliet.

Les témoins étaient, pour le marié, MM. Pierre Flipo-Ségard et Emile Fouan; pour la mariée, MM. Louis Scalabre et Joseph Christory.

M. l'abbé Mulliet, curé de Saint-Roch, à Armentières, a reçu le consentement des jeunes époux et leur a adressé une allocution très délicate et marquée au coin du meilleur sens pratique.

Au cours de la cérémonie, des chants ont été exécutés par quelques amateurs dont le talent a été fort goûté.

Tous nos vœux de bonheur aux nouveaux mariés.

CHRONIQUE DE LA SEMAINE

Etrennes

Bonnes étrennes de froid, vraiment, que nous venons d'avoir, cette quinzaine !

De la gelée, en veux-tu, patineur, en voilà !

Une âpre bise, qui a fait dégringoler le thermomètre à moins douze, au moins !

Des vitres en fleurs !
Des pompes récalcitrantes !
Des canaux en miroir !
Des nez et des mains rougis et bleuis !

C'était bien dur à tous, mais surtout aux pauvres gens. Plusieurs ont succombé à la congestion.

Qui donc disait que parce que les oignons n'avaient pas de pelure, nous n'aurions pas eu d'hiver ?

Attrapés, ceux qui ont eu confiance en ce pronostic ou aux pronostics du Major, qu'on vénérait presque jusqu'en ces derniers temps ! Tant est grande la puissance de l'audace et difficile à déraciner l'influence, prise d'autorité !

Mais, aujourd'hui, le respect s'en va, et M. le Major est en train de passer au rang des vieux farceurs.

***

Nos intéressants « quinze mille » ont, juste à temps, bâclé le budget de 1908, — étrennes des contribuables.

Ils ont été, il faut le dire, très raisonnables, et nous aurions tort de nous en plaindre. Ils auraient pu pousser plus loin l'amère plaisanterie.

Gardons nos récriminations pour le jour où nous sera remise la feuille d'avertissement du percepteur.

Il n'y a, en effet, sur le budget de 1907, qu'une toute petite augmentation de quatre-vingts millions de dépenses. Une misère, quoi ! Pour un pays si riche !

Au cours de la période électorale, les candidats du Bloc juraient sur la cendre des Grands Ancêtres qu'ils ne voteraient pas de nouveaux impôts. On voit comme ils tiennent ces promesses à gogos.

Quatre-vingts millions de nouvelles dépenses ! Non, mais, Populo, qu'en dis-tu ? Est-ce que tu crois que tu seras exempt de payer ta part ? Est-ce que tu t'imagines, des fois, que c'est ton député, ou ton sénateur, qui va solder l'augmentation qu'il a votée ? Si tu ne paies pas de contributions directes, penses-tu qu'on te fera grâce des indirectes ? Et qu'à ce train-là vont s'arrêter les augmentations — qui te font déjà crier — sur les objets de consommation ?

Encore, ici, ne s'agit-il que du budget de l'Etat. Mais à celui-ci viendra s'ajouter le budget du département et celui de chaque commune.

Au lieu que ce soit l'Etat, le département ou la commune, qui consentent des réductions d'impôts, en manière d'étrennes, c'est toi, brave Populo, qui dois fouiller en ta profonde, mettre ta main dans ton « sac quelet » pour voir ce que tu auras à donner aux gros appétits de l'assiette au beurre.

Tout le profit te passe sous le nez.

As-tu déjà vu la couleur des retraites ouvrières qu'on t'avait promises en retour de ce pillage des congrégations, dont tu ne t'es pas souvenu aux jours de scrutin ?

***

Le fameux milliard !

Les congrégations ont été dépouillées de leurs biens. Il y en avait, en tout, pour deux cents millions peut-être, grevés de charges, à destinations spéciales et de placement difficile.

Des liquidateurs ont été nommés pour faire l'évaluation juste, exacte, de ces biens volés, pour les administrer, le cas échéant, et pour, enfin, répartir le produit entre les mains des ayants-droit.

La liquidation a commencé en 1901. Elle n'est pas près d'être terminée.

Les congréganistes n'ont pas touché ce qui leur revenait, mais les liquidateurs ne se sont pas oubliés. Ils se sont payés de leurs... services.

Des revendications ayant été portées devant la justice, ils ont appelé des avocats, frères et amis, qui ont pris part à la curée.

Sais-tu, Populo, où on en est maintenant de cette affaire ?

A la suite de l'intervention de M. Groussau, à la Chambre, de M. Le Provost de Launay, au Sénat, le Bloc n'a pas pu ne pas consentir à la nomination d'une commission d'enquête sur les tripatouillages des liquidateurs.

Mais, minute ! Le Bloc ne se prend pas sans vert.

Il est allé au devant de la difficulté.

Les frères trois-points et le petit père Combes se sont entendus. Ils réclament, à grands cris, la lumière, toute la lumière.

Sois sans crainte, brave Populo, on fera la lumière, mais celle du troisième appartement, et quand l'opinion publique, à force d'embrouillamini, n'y verra plus clair, on fera aux agissements des liquidateurs le coup du père François.

On étouffera.

***

Tu n'y crois pas, Populo ?

Si tu lis quelquefois, — tu ne dois pas le faire, — mais, enfin, si tu lis les journaux du Bloc maçonnique, regarde donc un peu si tu y trouves encore des informations et des commentaires sur l'affaire Thomas.

Te rappelles-tu ce liquidateur hors cadres, amateur de châsses du XIe siècle et d'objets d'art religieux conservés dans les églises de province ?

Est-ce qu'on ne croirait pas que Thomas vivait lui-même au moyen-âge ?

Silence sur Thomas !

Les journaux du Bloc, lorsque les vols ont été découverts, ont pourtant été les premiers à publier colonnes après colonnes et détails après détails sur les fresques de cet Enfant de Gergovie.

Est-ce que tu trouves encore, ès-gazettes blocardes, des explications sur la trahison du juif Ullmo ? Et sur celle du F∴ Berton ? Et sur la mission Blanchet, autre histoire, dont on n'a parlé qu'un jour, et à laquelle était mêlé un journal du matin ?

Non. Les carpes ne sont pas plus muettes.

Ullmo ? Berton ? Blanchet ? Qu'est-ce que ces mots peuvent bien vouloir dire ?

Silence, Populo ! On fait le silence sur toute la ligne !

Ainsi en adviendra-t-il de l'affaire des liquidateurs.

Et si tu t'es frotté les mains, en te gaussant de leur aventure et des... étrennes qu'ils recevaient à leur tour, tu es allé trop vite en besogne.

Ils ont eu leurs étrennes avant toi, Populo. Quant aux étrennes... de justice, que tu espères pour eux, bien naïf serais-tu, si tu y comptais.

Au reste, le ministre de la Justice est mort, mort subitement au Sénat, le 31 décembre, et — c'est tout dire — pour successeur on lui a choisi le Briand de la Séparation et des Fondations pieuses.

Il va t'en servir, Populo, des étrennes...

Ch. L.

Université catholique

FACULTÉ DE DROIT

Section des Sciences sociales et politiques

Mercredi 8 janvier, à quatre heures. — M. Duthoit : Pouvoir législatif fédéral aux Etats-Unis.

ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR

Conférences aux jeunes filles

Jeudi 9 janvier, à dix heures, rue de l'Orphéon, 20, Conférence par M. le professeur Witz, doyen de la Faculté des Sciences. — Questions de Physique : La Physique des sens.

LES GRÈVES

A ROUBAIX

Au tissage de MM. Louis Watine et fils

Nous avons annoncé, dimanche, la fin de la grève du tissage de MM. Louis Watine et fils, Grande-Rue.

Une première série de vingt ouvriers a été admise à reprendre le travail hier.

Voici maintenant, d'une façon exacte, les bases de l'accord intervenu :

1° Prunelle cardé-écru, un demi-centime en plus que les prix de base du tarif de peigné, soit un demi-centime d'augmentation.

2° Satin cardé-écru, un centime et demi en plus que les prix de base du tarif de peigné, soit un demi-centime d'augmentation ; quand les satins dépasseront 42 duites, un demi-centime encore en plus : ce sont là des augmentations proposées par MM. Watine au début de la grève.

3° Tweeds; comme précédemment, on ne conduira pas deux métiers avec trame 6 3/4.

***

Une grève de trieurs. — Dix ouvriers du triage de déchets de M. Arthur Masurel, Grande-Rue, 214, se sont mis en grève, hier réclamant une augmentation de salaire de dix centimes à l'heure.

Une grave affaire

A DUNKERQUE

Nous avons donné hier des détails complets sur l'escroquerie de la « Société française d'Exploitations forestières et d'Importations ».

Les arrestations de MM. Bazard, de Paris, et Eugène H..., de Dunkerque, sont maintenues. Un mandat d'arrêt est lancé contre le nommé Warlop, lanceur de l'affaire, qui se trouve, paraît-il, à Constantinople.

Bazard et H... ont été interrogés par M. Desticker, juge d'instruction, hier après-midi. Bazard a protesté contre son arrestation. Il a manifesté le désir de prendre comme avocat M. Chaumié, ancien garde des sceaux.

M. Jubault, qui a fait partie du conseil d'administration, s'est rendu à Paris pour protester également contre les arrestations. M. Jubault est chef du pilotage à Dunkerque et président de la section dunkerquoise de la Ligue des Droits de l'Homme.

Au cours de la perquisition au local de la société, il n'a été trouvé que 110 fr. sur 348.000 fr. versés !

Le droit d'exploitation de la forêt située en Asie-Mineure avait été payé... 37 piastres par M. Warlop. Cette forêt se trouve à 500 kilomètres de la mer, et les concessionnaires devaient établir à leurs frais des routes pour y accéder et procéder au curage des cours d'eau.

L'enquête continue.

VOIR PLUS LOIN :

les Dépêches de la Nuit

Bloc-Notes

PETITS FEUILLETS

LE PATINAGE

Nous sommes en plein dégel, et pourtant la gelée faisait des heureux. Les marchands de patins se seraient frotté joyeusement les mains si la clientèle leur en avait laissé le temps.

Le champ de patinage établi près de la porte de Dunkerque était devenu le lieu de rendez-vous de nombreux Lillois.

Riches et pauvres, patrons et ouvriers, se croisaient sur ce sol glissant, qui en raconterait de drôles... s'il savait parler, naturellement.

Bah ! tout passe, ici-bas. C'est le cas de dire, avec la chanson :

Le gel n'a qu'un temps
Comme le Camembert
Ça n' peut pas durer tout' la vi-i-e.

Jetons un regard rétrospectif sur l'inhabile patineur, essayant de se tenir debout. C'est gondolant ! Ce spectacle pourra nous être encore offert, car rien ne prouve qu'il ne gèlera plus.

Dès qu'il a mis ses patins, le débutant se tord le pied et éprouve des difficultés inouïes à faire quelques pas.

Le voici sur la glace, ses déboires ne font que commencer : les pieds partent en avant et leur propriétaire se trouve subitement installé sur le... succursale du cerveau.

Se relever est toute une affaire ! L'équilibre ne se rétablit qu'après de nombreuses chutes, tantôt sur le ventre, tantôt sur l'inverse.

L'apprenti avant de devenir maître ès-patinage doit avoir embrassé avec la face et la pile, le sol gelé plus souvent qu'il ne le voudrait. Malgré leur bonne volonté, certaines personnes n'arrivent qu'à un résultat : se perfectionner dans l'art de ramasser des pelles.

Les messieurs prennent assez facilement parti de leur insuccès, mais les dames qui risquent de détériorer leur toilette ne sont pas aussi philosophes. Elles ont peine à se prêter de bon cœur à la risée des curieux. Elles n'osent avancer, jettent de gentils petits cris de frayeur et il faut les maintenir de chaque côté pour les faire sortir de leur immobilité. Par exemple, une fois lancées elles dament le pion aux messieurs. Rien n'est plus gracieux qu'une patineuse sûre d'elle-même, elle se livre à des tours de force que le sexe fort n'essaierait même pas de tenter.

Les artistes patineurs ont pitié des débutants, ils se lancent à leur secours pour les remettre sur pied, ne serait-ce que pour les voir retomber.

Rien que de penser à la glissade, j'ai des envies furieuses de patiner sur le vernis de mon bureau. J'aime ce sport, malheureusement je n'ai guère le temps de le pratiquer, je dois me contenter de jouir du plaisir... des autres.

Il y a de plus malheureux que moi, très certainement, je le prouverai d'ici quelques jours en racontant une histoire dont un de mes amis fut le héros.

Un conseil aux Lillois pour terminer : si le temps permet de patiner encore, ne vous cassez pas un membre surtout, car vous risqueriez de passer tout un jour sur la glace avant d'être relevé par la voiture d'ambulance.

Notre chroniqueur local a eu faire ressortir parfaitement la célérité... relative apportée par le service ambulancier en maintes circonstances.

Si vous devez vous briser une jambe à 4 heures de l'après-midi, ayez soin d'avoir prévenu la direction des voitures d'ambulance à six heures du matin. Sinon vous auriez tout le temps de sucer de la glace !

O. SCIE.

LILLE

Legs d'un million et demi

AU BUREAU DE BIENFAISANCE

M. Emile Desmet, ancien chevilleur, vient de mourir à Paris, en laissant aux pauvres de Lille presque toute sa fortune estimée un million et demi.

Le Bureau de bienfaisance a été institué légataire universel.

M. Desmet est décédé dimanche matin, en son hôtel, place de la Nation.

Il était né à Lille en 1846, de parents belges. Il acquit plus tard la qualité de Français.

Après avoir tenu la boucherie de son père, il s'installa comme chevilleur à l'Abattoir, puis, en 1871, partit pour Paris et s'établit à La Villette, où il fit de grosses affaires, notamment avec les grandes administrations et l'Assistance publique.

D'après le testament, le Bureau de bienfaisance de Lille ne jouira effectivement du legs que dans un certain nombre d'années, M. Desmet ayant désigné trois usufruitiers, parmi lesquels son frère, M. L. Desmet, chevilleur, rue Princesse, 47.

La fortune se compose d'immeubles de rapport situés à Paris et de valeurs en banque.

A la mort de chacun des usufruitiers, la part qui lui revient sera servie au Bureau de bienfaisance, qui devra, après le décès du dernier des usufruitiers, constituer différents legs de trois cent mille francs, au total, en faveur d'amis de M. Desmet.

La Ville de Lille, au nom des pauvres, ne

FEUILLETON N° 1

Mam'zelle Monte-Cristo

Par Charles SOLO

PROLOGUE

LES DIAMANTS DU CAFRE

I

La colère d'une brute

Au Nord-Est de la partie australe du vaste continent noir, entre le Limpopo et le Sterkstrom, à peu de distance de la frontière portugaise et sur le sol transvaalien se trouve un territoire aussi pittoresque que fertile, où, il y a 15 ans déjà, les Européens plus audacieux que les Boers eux-mêmes — peut-être plus pressés de s'enrichir — étaient venus chercher les ressources que ne leur fournissait plus la mère-patrie.

Aventuriers, forçats et convicts échappés du bagne, fils de famille, cherchant à redorer leur blason, honnêtes colons résolus à promener le soc et la charrue sur cette terre vierge encore, tout ce monde, obéissant à des mobiles différents mais poursuivant le même but, venait y entamer une lutte âpre et hérissée de périls.

Les uns cherchaient dans l'agriculture et l'élevage une source de profits, bien maigres au début, mais qui, à la longue, devaient amplement les payer des souffrances endurées.

C'étaient les plus sages.

D'autres, ivres de jouissances, impatients de s'enrichir, venaient anxieusement fouiller le sol, à la recherche du précieux métal que l'on disait y abonder.

Hélas ! combien de ceux-ci ont réussi ?

Pour quelques pépites emportées par un chercheurs d'or et agriculteurs ne manqueux dorment leur dernier sommeil dans la fosse dont ils avaient espérer retirer la fortune.

Et pourtant, les souffrances endurées par les premiers émigrants ne rebutèrent jamais les audacieux qui les suivirent.

Malgré les difficultés que présentait la colonisation dans ces régions frustes, malgré le voisinage dangereux de tribus belliqueuses et toujours prêtes à venger les empiètements de leur sol, malgré l'énorme aléa qu'offraient les entreprises de ce genre, chercheurs d'or et agriculteurs ne manquaient pas dans le Nord du Transvaal à l'époque où commence ce récit, c'est-à-dire vers la fin de l'année 1889.

Ils étaient très nombreux, ces hardis pionniers et, pourtant, la plupart vivaient dans une solitude presque complète.

C'est que dans le désert où il a planté les premiers piquets de son kraal, l'agriculteur comme l'aventurier ne doit compter que sur lui-même et sur ceux qui l'ont suivi, tant les distances de mine à mine et de ferme à ferme sont grandes, et tant les moyens de communication sont peu pratiques.

Il arrive pourtant que des colons, obéissant à cet instinct qui porte les hommes à se rapprocher, s'établissent à des distances relativement courtes, c'est-à-dire ne dépassant pas quelques kilomètres.

Souvent aussi, le hasard est le seul artisan de ces rapprochements.

C'était le cas pour les deux résidences que nous trouvons établies l'une et l'autre sur les rives du Sterkstrom et où va se dérouler une partie des événements que nous allons raconter.

Différentes par leur système de construction et leurs dimensions, autant que par la personnalité et l'origine de leurs propriétaires, elles étaient perchées l'une et l'autre sur des mamelons d'une certaine élévation et donnaient de loin l'impression de deux citadelles rivales.

L'une était habitée par les frères Blackbaern, des Anglais arrivés d'Australie quelques années auparavant.

L'autre appartenait à M. Pierre Josselin, dont le nom indique suffisamment la nationalité, et qui, ayant quitté la France à la suite d'événements que nous avons à raconter, se trouvait déjà établi sur les rives du Sterckstrom quand ses voisins vinrent y planter leurs pénates.

La propriété de M. Josselin était une belle ferme, construite de façon un peu primitive il est vrai, mais très confortable et située sur la lisière d'une vaste étendue de terrains qui, défrichés à grand'peine, étaient aujourd'hui d'un excellent rapport.

Elle se composait d'un spacieux corps de logis construit en moellons pris au torrent et, luxe inouï en ces contrées, surmontée d'une toiture en tuiles rouges. Tout autour de ce bâtiment qui, par sa structure, rappelait les plantureuses fermes de Normandie et du Limousin, s'alignaient les communs, les granges, les étables et les cases des serviteurs. L'aspect général des constructions avait quelque chose de coquet et de riant annonçant, à ne pas s'y tromper, l'aisance et la prospérité.

L'habitation des Blackbaern n'était qu'un simple pavillon édifié en planches à peine équarries, couvert de tôle ondulée et relié par une double palissade à un kraal, sorte d'enclos où vivaient dans la plus révoltante promiscuité quelque vingt nègres employés par les deux frères aux travaux de la mine d'or qu'ils exploitaient.

Contraste frappant, ici tout trahissait le désordre et l'incurie ; des tas d'immondices avaient été déposés et accumulés le long des cloisons, une mare infecte croupissait devant la vérandah ; maintes croisées étaient veuves de leurs vitres, et à l'intérieur du pavillon, composé de trois pièces, régnait une saleté repoussante.

La maison était digne de ses hôtes.

Quoique très proches voisins, — il n'y avait que trois kilomètres entre les deux habitations — les relations entre les Anglais et le Français n'avaient jamais été cordiales.

M. Josselin avait des raisons d'agir ainsi.

Au premier abord, il avait reconnu le caractère égoïste et l'esprit cauteleux de ses deux voisins ; il avait lu dans leurs regards qu'ils ne seraient point difficiles dans les moyens qu'ils emploieraient pour s'enrichir, et, prudemment, il s'était tenu à l'écart.

Le Français ne s'était pas trompé dans le jugement qu'il avait tacitement émis sur la moralité des maîtres de la mine, lesquels ne tardèrent pas à s'entourer, dans la région, de la plus abominable des réputations.

Leur mauvaise foi devint légendaire et l'on raconta des choses inouïes sur la façon dont ils traitaient les malheureux noirs qui travaillaient sous leurs ordres.

Ce qui va suivre montrera, du reste, jusqu'à quel point pouvait aller la férocité de ces hommes.

Par un soir d'avril 1889, attablés autour d'un tronc d'arbre, taillé en guéridon, et installés sous le store formant vérandah à l'avant du pavillon, les frères Blackbaern causaient de leurs petites affaires, tout en tirant de larges bouffées des culots de pipe qu'on aurait pu croire rivés à leurs mâchoires si, à intervalles presque réguliers, ils ne les eussent retirés pour donner de copieuses accolades à une fiole de gin, de taille à faire reculer le plus redoutable pochard de Bow-Street ou de Witte-Chapel.

Quoiqu'au moral les deux Blackbaern eussent la même valeur, ils présentaient, au physique un assez curieux contraste.

Avec sa taille de beaucoup au-dessus de la moyenne, son crâne surmonté d'un embroussaillement de cheveux roux, sa barbe hirsute et de même nuance, sa poitrine bombée, ses redoutables biceps, ses yeux glauques agrémentés d'un fort strabisme et presque à fleur de tête, Jim, l'aîné, était une sorte de colosse dont la magnifique stature n'eût point dépare une arène de lutteurs, mais dont on se serait écarté avec soin, le soir au coin d'un bois.

Joe le cadet était le vivant repoussoir, l'antithèse de son aîné.

Petit de taille, les membres grêles, le crâne précocement dénudé, les yeux petits et sournois, le front fuyant et légèrement déprimé, il était affligé d'une claudication qui donnait à sa démarche quelque chose de sautillant et de souverainement disgracieux.

Tels étaient les charmes extérieurs des deux membres de la ferme « Blackbaern Brothers » dont Joe était l'âme et la tête, alors que Jim, le géant roux, en était le bras.

Ce soir-là, donc, Joe et Jim charmaient leurs loisirs en culottant des pipes, en sirotant des verres de gin et en parlant de leurs petites affaires.

La marche de ces petites affaires ne devait pas être précisément exempte d'anicroches, car soudain, rejetant en arrière la loque quadrillée qui lui tenait lieu de casquette, Jim lança sur la table un coup de poing qui, sans la solidité du meuble, eût fait bondir au loin la précieuse bouteille.

— Les canailles ! Les gueux ! Les fils de chiens ! Tiens, frère ! ça me donne des nausées rien que de toucher leur vilaine peau, mais il me semble que si je les tenais, je les déchirerais comme ça !

Et saisissant son lambeau de casquette, il le réduisit en une infinité de parcelles qu'il jeta avec rage.

Joe, qui connaissait l'état d'âme de son excellent frère, resta impassible ; il se cala plus solidement encore sur son siège, rebourra son brûle-gueule, l'alluma, se versa une nouvelle rasade, la lampa d'un trait, toussa, cracha, se moucha dans ses doigts et de sa voix chevrotante mais calme :

(A suivre).

CHOCOLAT D'AIGUEBELLE
CACAO D'AIGUEBELLE
Décaf : 74 bis, rue Nationale, LILLE